

Antibes

C'est à Antibes qu'est né Jacques Audiberti le 25 mars 1899. Il était ravi d'être né comme Baudelaire et d'autres grands hommes sous le signe du bélier. Dix-neuvième siècle. Ainsi appartenait-il à la lignée des poètes classiques, tout en sachant déjà qu'il aurait à les immoler.

*J'exerce avec rigueur la langue longue et brève
de mes aînés aux noirs chapeaux.*

Mais l'avenir est là.

*Or moi, différant d'eux, je connais qu'elle crève
ailleurs qu'au fond de leurs tombeaux.*

1899, c'est l'année où mourut Félix Faure. En février on a fêté la mi-carême à grand renfort de masques et de confettis parisiens. Dans la trop paisible ville d'Antibes cette fête a été la bienvenue. Loubet vient d'être nommé président. Cette même année, Dreyfus est embarqué sur le Sfax, au large de l'île du Diable ; il porte un costume civil et se laisse pousser la barbe. Mais ce qui alimente les gazettes, ce sont les quelques rixes, surtout avec des ouvriers italiens, et les délits de vol ou autres cas de "lait falsifié", lait ajouté d'eau.

À l'époque, il y a encore des duels, des réverbères à gaz, des casernes, des billets de logement pour les officiers de passage, des tombereaux du matin qui enlèvent les ordures.

Le père de Jacques Audiberti est maçon. Il possède une petite entreprise qui compte plusieurs compagnons. C'est un homme

robuste, courageux, qui terrorise son fils, tandis que Victorine, la mère, une femme douce, délicate, le fragilise.

Mon père a campé ce triangle familial dans son roman *Monorail*. L'oncle Marius, frère de Louis, capitaine de gendarmerie ayant officié à Sidi-Bel-Abbès, parfait la silhouette avec ses rodomontades et fanfaronnades, et il sert au poète à composer la figure colossale autant que burlesque du père. Reste qu'il nous faut prendre en compte cette figure paternelle qui impressionne l'enfant, le petit Finfin, et que l'on retrouve tout au long de son œuvre en particulier chez les hommes... et les femmes de pouvoir. Notons qu'il dira en référence à son propre père : "Je suis bien plus maçon qu'homme de lettres." Les mots sont des pierres, les mots sont des briques, et aussi des coups de poing sur la table. Sa poésie est toujours enracinée dans le concret. Même dans l'épique ou le lyrique, il revient toujours au quotidien le plus immédiat, le plus tangible, émaillé au besoin de formules argotiques ou d'expressions patoisantes. Ses personnages ont des corps, des ongles, des verrues.

Mon père a chanté tous les lieux d'Antibes et maints commentateurs ont relevé dans ses œuvres la topographie de la ville. Mon idée est plutôt de voir comment cette géographie intime infuse l'homme et l'œuvre. Dans sa relation avec sa ville, il s'attache au passé, non pas seulement en tant que tel, mais en l'actualisant dans un souci de faire coïncider les époques, d'annuler les distances. Qu'importent les caprices du temps, le poète inscrit sa ville dans le grand livre du monde. Antibes est là pour toujours dans une mémoire intemporelle.

"Pierres d'Antibes... Antipolis... ville contraire... ville de pierre – ville du Rempart, de Septentrion, du Marbre d'Aphrodite,

du Port, du sable, du carré des Tours, du Format romain, du Cimetière répandu, du poilu de Pierre et de la table de Roch, je suis ton fils.”

Les rues, les places, les maisons, la mer, la montagne offrent à l'enfant, au jeune homme, toute la matière du monde ; il suffit de tendre les mains pour recevoir la manne, s'en délecter, s'en goinfrer même. La ville lui entre par tous les pores, elle le façonne, le structure, elle l'inspire et le signifie. C'est dire déjà que son écriture est intimement liée de façon concrète à ses premiers émois dans sa ville natale et qu'il se contentera, au sens fort, de lui rendre ce qu'elle lui donne.

Qu'est-ce que la vocation ?

Le peintre Soulages, voué au noir, peignait dès l'enfance des tableaux noirs, “ Ce que je voulais faire avec mon encre, dit-il, c'était rendre le blanc du papier encore plus blanc, plus lumineux, comme la neige. C'est du moins l'explication que j'en donne maintenant.”

En écrivant son premier livre, *La doublure*, un long poème, Raymond Roussel éprouvera pendant plusieurs mois une “ sensation de gloire universelle d'une intensité extraordinaire ”.

Peu importe si le succès n'est pas au rendez-vous, pas tout de suite, un véritable créateur sait qui il est. Orgueil ou prescience de l'avenir, l'enfant Jacques pressent très vite sa vocation : “ Par exemple vous savez que j'ai toujours su, même tout petit, rue du Saint-Esprit, à Antibes (Alpes-Maritimes) où je suis né, qu'avec moi un grand homme était né ! ”, écrira-t-il à Jean Paulhan.

Orgueil, mégalo manie ? Je dirais plutôt qu'il a ressenti très tôt cette fièvre créatrice qui ne devait jamais le quitter, et qui le mettait à part des autres. À part des autres, il l'était toujours,

que ce soit dans la cour de récréation où il se faisait bousculer, trop mou, trop débraillé, les genoux sales, ou dans les salles de journaux criardes et tabagiques qu'il devait hanter plus tard.

L'enfant vient de naître. Cet été 1899, un cyclone atteint le quartier des Briguières. L'architecte Ernest Macé qui se veut l'empereur de Juan-les-Pins a fait démolir une partie des remparts peu avant la naissance de Jacques Séraphin Marie Audiberti (Marie parce que le 25 mars est la fête de l'Annonciation). Après l'arasement des fortifications, la ville s'ouvre comme une coquille, désormais tout est possible, commerce, transport, tourisme. La ville respire.

Car ce qui vous fortifie, vous écrase aussi. Barricadée par sa ceinture de pierre en tant que ville frontière, la ville restait figée sur elle-même, incapable de bouger. Désormais elle s'offre au monde, à la mer, à l'avenir. Mais il faudra encore du temps pour qu'elle prenne vraiment son essor, alors que Nice et Cannes, ses mirifiques voisines, ne cessent de se déployer. Paris au loin ? Paris c'est l'étranger. Mais Nice... Nous verrons comment la ville voisine scintille aux yeux de l'enfant Jacques.

Le rempart de Vauban qui cernait la ville n'est pas entièrement détruit. Il en reste une longue coulée le long de la mer que mon père ne cessera de chanter. Toujours il y reviendra. "Le Port, le Fort qui lui fait face, le Rempart, ils sont pour nous, je veux dire moi et mes filles, les éléments d'un bonheur optique inépuisable."

Les remparts sont dus à Vauban, disait-on. L'enfant d'Antibes croyait alors qu'il fallait rembourser la dette. En quelque sorte le poète l'a remboursée. Les remparts, il y revient sans cesse. "Je me rends comme chaque jour, comme dix fois par jour, au Rempart. Le Rempart, notre oratoire à ciel ouvert devant la mer, au pied

du Château. En passant, place de la Fidélité, j'entre dans la pâtisserie Vecchiardini manger deux ou trois gâteaux. Par-dessus le marché, je mange des yeux la commise."

Une vue incontournable : vous arrivez du Cap et vous longez les remparts. Là, vous découvrez la ville avec ses deux tours et plus loin, la masse du Fort-Carré. Cette vue est si belle, si compacte qu'avec papa nous éprouvions le besoin de surnommer la ville comme s'il s'agissait d'un tableau. Alors nous inventions des noms. Lara, Boulade... Un bel orage fait aussi l'affaire, quand le feu semble courir sur l'eau. Parfois au contraire, la mer disparaît sous la brume, et vous, sur les remparts, vous avez l'impression de surplomber le vide. Le long du rempart nous nous promenions longuement. Il n'y avait guère de voitures. Les maisons de pêcheurs appartenaient encore aux pêcheurs.

La mer, la pierre, posent des énigmes auxquelles la poésie s'efforce de répondre. Un poème, *Les Pierres d'Antibes*, donne le la du poète, la tonalité de son être.

*Myriade d'étés, substance des matins
mer à boire, qui donne soif d'une réponse,
pierres à double tour gardiennes de destins
que votre joue enfin livre ce qu'elle annonce.*

L'homme reste enfermé dans les remparts barrés par les deux tours de pierre, comme il est enfermé dans son corps et dans sa vie, mais il est captif de l'horizon, c'est-à-dire aspiré par l'imaginaire.

*Alors surface s'ouvre. Alors perle bondit.
De la perle sort nue une perle seconde.
Elle enfante soudain l'œuf par quoi tout soit dit
qui se rompt dans un flot de vérité profonde.*

“L’œuf par quoi tout soit dit”, ce ne serait pas autre chose que le verbe. La suite nous donne d’autres éclaircissements sur l’homme, le petit d’homme. La mer va se refermer, le songe s’évanouir. L’homme n’aura pu s’évader. Il ne lui reste qu’à s’incarner dans ce qui l’enserme.

*Captifs de l’horizon que nous fixons soudés
par un même désir de nouvelle merveille
nous devenons, sans bruit, les gigantesques dés
que forment les deux tours, présence de la veille.*

La métaphore est claire. Si nous avons choisi ce poème pour la plaque commémorative apposée sur la maison natale de mon père, rue du Saint-Esprit, c’est qu’il inscrit l’homme et les lieux dans une compénétration organique qui innerve toute l’œuvre.

Et devant le rempart, il y a la mer qui revient sans cesse dans l’œuvre comme elle revient balayer la pierre. “En commun avec les hommes qui, en principe, ont existé, j’ai la mer, j’ai le souffle, j’ai le jour.”

La ville comme un roman de mon père dont on feuillette les pages et les âges en s’arrêtant sur les totems, ici une fontaine, avec l’inscription *parvus sed gratus*; “pour vous c’est gratuit” traduisent les optimistes. Ou encore la stèle funéraire de l’enfant Septentrion: “Aux Dieux Mânes de l’enfant de Septentrion âgé de douze ans qui, à Antibes, dans le théâtre, deux jours dansa et plut.”

Bien sûr, “L’être aux cheveux de flamme” mon père le voit danser.

*Dans la nacre, sous mon plumage
fou, je danse. Dans mon image
je danse, et dans*

*la barque où le congre se noie,
dans l'oursin d'écarlate joie,*

Septentrion, ce jeune esclave qui dansait pour le plaisir des hommes jusqu'à l'écroulement final serait-il le poète qui s'élançait vers l'infini, avalant l'univers, pluie, roc, mer, sans oublier le congre et les murènes ?

Pour papa, l'inventaire est sans fin. " Mes oignons à moi, c'est de gratter jusqu'au sang, jusqu'au sang de l'œuf, la pierre d'Antibes. Il faut sans cesse que j'inspecte, suppute, constate. Il y a de quoi faire, je vous assure. Baltimore n'existe pas. La Chine, une blague. Ce qui compte, c'est une Ville, entre toutes donnée ou choisie, et là-dedans, tout fut inscrit."

Tout est dit : Antibes, métaphore ou métonymie, contient toutes les autres villes. C'est le creuset vital, la matrice abondante.

Antibes, du nom grec Antipolis, c'est la ville d'en face, et pourquoi pas la ville contre, ou l'antiville. Mon père dit qu'à Antibes (que l'on prononce souvent, dit-il, avec élision du à pour éviter le hiatus), soit " Antibes", il y a une lumière étrange qui rend fou. Au loin, on voit la montagne, l'Audibergue, aux pans souvent enneigés. Deux tours, presque jumelles veillent, immarcescibles, dressées comme des phares. Et là-haut, regarde, elles tiennent bon. Mon père était fasciné par les branches de figuier qui avaient pris souche dans le creux des pierres, là, tout en haut de la tour de l'église, le clocher. L'autre tour, sarrasine, la tour du château, garde un œil sur Picasso, le peintre en short installé pour l'éternité dans le château Grimaldi. Les deux tours guettent les brigands du dehors, ceux qui arrivent par la mer, corsaires ou plaisanciers. Elles ont

salué Bonaparte, qu'on peut imaginer chuchoter ordres ou confidences à ses hommes, le coude appuyé sur les remparts, durant la campagne d'Italie. Elles ont vu aussi Nicolas de Staël se jeter d'une fenêtre sur le pavé dur, laissant inachevé "Le concert", l'une de ses plus belles toiles. La maison appartenait à la famille Ardouin, apparentée aux Audiberti. Aujourd'hui, on peut admirer les toiles du peintre au château Grimaldi et se délecter de ses bleus. Mon père parlait aussi d'un peintre, un certain Isnard qui s'était suicidé du haut des remparts pendant la Première Guerre. Il s'était pris pour Icare, disait papa, que ce suicide avait beaucoup troublé.

La silhouette de mon père à Antibes, telle un fantôme bien réel. À lui seul, il couvre tout l'espace. Nos promenades sans fin. Par exemple, errer dans les ruelles du Safranier, "commune libre" de la vieille ville. Papa y perdait les visiteurs pour leur faire croire que la ville était encore plus grande qu'elle ne l'était. Parce que sa ville c'était l'enfance et que l'enfance c'est illimité. On s'arrêterait rue du Bas-Castelet, la plus belle rue d'Antibes, avec ses pavés roses, ses bougainvilliers. Dans cette rue qui semble s'élancer vers le ciel, Kazantzakis avait sa maison. Gisèle Prassinos y habita aussi. Séjournant dans cette rue chez des amis, je me réjouissais d'entendre le matin un festival de voix autochtones résonner entre les murs de pierre. Le soleil écrasait la rue de silence jusqu'à l'heure où les dames sortaient leur chaise devant la porte pour reprendre la conversation, et surgissait le passé de mon père quand tout enfant il habitait encore le vieil Antibes, avec ses maisons étroites, ses enfants jouant pieds nus dans la rue, et ses grands-mères à l'affût, se

hélant d'une fenêtre à l'autre ou bavardant sur le pas de la porte pour se donner les dernières nouvelles : "Qui sera mort aujourd'hui ?" Je vois le jeune garçon, sur le seuil de la maison, béret jusqu'aux yeux, dansant d'un pied sur l'autre, pris entre un ennui profond, incommensurable, et une fièvre de pensées qui lui donnent l'air égaré, voire benêt. À l'époque il rêve de jouer dehors, pieds nus, comme les autres enfants, mais Victorine, sa mère, voulait pour ce fils unique une autre vie. Son enfant ne serait pas un gamin des rues. Il fallait le tirer du côté des messieurs.

Pour le moment, elle envoie l'enfant au petit collègue catholique, quelques rues plus loin. Peut-être porte-t-il déjà ce costume de marin qui l'a tant fait souffrir, avec les gants de filoselle. De quoi a-t-il l'air, ainsi harnaché, avec les lettres MEROU inscrites sur la casquette ?

La maison natale est située 4 rue du Saint-Esprit, – rue Amen, dans *Monorail* –, à deux pas de l'église qui n'est pas encore la cathédrale. C'est une maison humble, étroite et haute comme toutes les maisons bâties dans ces ruelles resserrées. Dans la maison, un tableau qui représentait la bataille d'Austerlitz, des jattes, des coquillages, une épée, une table chinoise, tous meubles et objets que nous reverrons plus tard dans la maison de l'avenue Saint-Roch, la maison du grand-père. "De la terrasse brûlante, on voyait tout près, au-delà du chemin de ronde qu'elle surplombait, la mer, la mer implacable, la fin des villes, la mort des hommes, la dernière page avant le néant."

La Méditerranée, c'est une mer inconnue, attirante et menaçante, pleine de dragons et de pirates, et personne n'aurait l'idée d'aller voir au-delà !

Sa dalle pure ne dévoile

Ni l'atroce bonheur du squalé

Ni la forêt des algues où tout se dévore...

La mer joue un rôle essentiel dans les deux romans, *Monorail* et *Les Tombeaux ferment mal*. Dans ces deux œuvres, il y a noyade, simulée ou véridique. Pour la petite histoire, signalons que notre père un peu asthmatique nage mal, qu'il s'étouffe, alors que maman coule sa brasse indienne avec grâce. C'est vrai aussi que la primo-infection de son enfance a laissé des traces. Elle lui vaudra entre autres d'être réformé.

Dans *Monorail*, roman quasi autobiographique, le protagoniste disparaît dans la mer pour réparaître des mois plus tard. On assiste à un dédoublement, véritable débat entre le jeune homme, l'homme qu'il est, et celui qu'il voudrait être. Damase, le doux, le chétif, devient, revenu de sa noyade, un homme véritable capable de séduire la belle, un vrai type avec des muscles et de la voix. Fini la torpeur, la mollesse, le héros évolue, il change de rail. Ce passage par l'eau qui lave, purifie, exprime chaque fois une tentative d'échapper à soi-même pour renaître autre. Par le poème, par le verbe, le poète tente de conférer aux êtres et aux choses une *Nouvelle origine* comme s'intitule l'un de ses textes. Dans *Les Tombeaux ferment mal*, une noyade également. Là aussi le héros ressurgit sans que l'on soit certain qu'il s'agisse vraiment du même homme.

L'Empire et la Trappe, premier recueil de poèmes, dira l'ambivalence de l'homme comme celle de l'écrivain, pris entre l'aspiration à la gloire et le désir de renonciation. Cette dialectique intérieure, fort-faible, masculin-féminin, on la retrouve tout au long de l'œuvre comme si, avec sa texture ambivalente, soleil-vent,

roc-mer, la ville participait de l'énergie créatrice, en dessinait les lignes de force.

Même si Jacques Audiberti monte à Paris dans les années vingt, sa ville natale reste la clé de son imaginaire, et il y revient sans cesse. La maison de l'écriture, c'est pour lui la ville tout entière. Ainsi les romans autobiographiques : *Cent jours*, *La Nâ*, *Monorail*, sans compter *Dimanche m'attend*, son roman-journal, où Antibes est encore là, ville obsessionnelle dont le corps transcende le temps.

“Ma vie, ma barque a deux pôles, Antibes, Paris, écrira-t-il, devenu parisien. Et aussi : “Je n'ai jamais quitté Antibes. Je suis toujours ce petit employé de la mairie d'Antibes.”

La petite maison dans le vieil Antibes, avec bonne-maman engagée dans ses vêtements noirs, surveillant la maisonnée et en particulier sa bru, avec ses grands airs, ça ne pouvait durer. Pour son fils, Victorine voulait une vraie maison bourgeoise dans un quartier respectable. Qu'à cela ne tienne, Louis est maçon. Il a dans son entreprise de fidèles compagnons, tel monsieur Victor dont la femme assure les travaux de ménage. Ce couple, les Charlotte dans *Monorail*, nous l'avons bien connu. Elle, son franc-parler, sa voix large et aérée de Provençale blonde, lui son mutisme derrière la moustache cirée, sa soumission aussi. Madame Victor n'a-t-elle pas quelques bontés pour Louis, le maître ? De ses mains, Louis va construire la maison qui plaira à sa femme, une maison sur deux étages avec jardinet en bas, terrasse en haut ; cette maison c'est peut-être la maison Perle-David, de *Monorail*, située rue de l'Aviron, sans doute par référence au port, ouvert à l'ouest sur l'anse Saint-Roch. La maison se trouve dans l'avenue Saint-Roch, intitulée avenue de l'Anse, dans